

Jeunesse syrienne

Entretien avec Saeed Al Batal et Ghiat Ayoub

Quand avez-vous commencé ce projet ?

Saeed Al Batal : Dès le début de la révolution. Nous étions jeunes, sans beaucoup de moyens d'agir, filmer est apparu comme une manière de se rendre utile, d'autant que l'on avait l'habitude des outils. Dès les premières manifestations, j'ai été arrêté. En prison je me suis rendu compte que le régime visait les gens équipés de caméras ou d'ordinateurs pour mettre en ligne des vidéos. C'est seulement dans le bref moment où Douma a été prise à l'armée régulière que j'ai pu circuler librement avec ma caméra. Filmer fait partie de la bataille.

Vous vouliez filmer autant les grands événements que des choses anodines ?

S.A.B. : Oui, parce qu'il y avait une nécessité générale de filmer. Il fallait tout documenter. J'ai aussi organisé des ateliers, pour apprendre à qui le désirait à se servir d'une caméra. Lors d'un des massacres de Douma, en juin 2012, que l'on voit dans le film, j'ai compris que les images étaient capitales pour le futur, pour combattre la propagande du régime et sa réécriture de l'histoire. C'est là qu'on a commencé à parler d'un film sur la révolution qui montrerait les batailles de Douma, où j'étais depuis 2006, et de Damas, où se trouvaient alors Ghiat (*Ayoub, le coréalisateur, ndlr*) et Milad (*Amin, protagoniste et caméraman, ndlr*), tous les deux étudiants aux Beaux-Arts. On voulait raconter la libération depuis le territoire du régime, celui de la capitale, et depuis les territoires rebelles. Pour cela, il fallait le cinéma. Les reportages ou les vidéos pour Internet ne nous permettaient pas d'aborder les questions morales avec suffisamment d'ampleur. À cet endroit, nous sommes persuadés que seul l'art peut nous aider.

Combien de personnes ont tourné des images pour le film ?

S.A.B. : Essentiellement huit. L'un d'entre eux, Soleiman Al Naeab, est mort en 2012 en filmant, c'est la première scène. Un autre, Yaman, est mort sous la torture l'année dernière. Les autres sont aujourd'hui entre la Syrie, la Turquie et le Liban.

Ghiat Ayoub : Saeed est à l'origine de toute l'histoire, et il a formé quelques-uns des

opérateurs du film pendant ses ateliers. On a constitué un collectif, le Rousl Group, dont je faisais partie avec Milad Amin, et qui a eu d'autres projets artistiques, notamment les graffiti que l'on voit dans le film.

S.A.B. : On pensait ne filmer que peu de mois, et finalement on a filmé presque cinq ans. J'ai fait passer tous les disques durs en secret à Beyrouth, et en août 2015 j'y ai rejoint Ghiat et Milad. Là, on a réfléchi à la forme à donner à ces plus de 450 heures de rushes. Est-ce que c'était un ou plusieurs films ? On a décidé, à ce moment en tout cas, que c'était une seule histoire. Le producteur Mohammad Ali Atassi et sa société libanaise, Bidayyat (*notamment producteur du documentaire Taste of Cement, de Ziad Kalthoum, en 2017, ndlr*), sont alors arrivés pour nous soutenir.

Comment avez-vous procédé au montage ?

G.A. : On a retenu quelques grandes lignes, jusqu'à avoir un premier montage de sept heures, qu'on a réduit en se concentrant sur trois personnages : Saeed, qui est derrière ou devant la caméra ; Milad, qui quitte Damas pour Douma après les attaques chimiques de 2013 ; et Abu, dont la vie quotidienne était représentative de celle des combattants de Jobar. Avec chacun d'eux vient aussi une zone géographique. Les images sont très différentes selon qu'on est à Damas, Douma ou Jobar. Dans la capitale par exemple, tout se

déroule en intérieurs, parce qu'on ne peut pas filmer librement dans la rue.

Le film fait le choix de ne pas donner d'information, de se passer de voix off.

G.A. : Ça a été un grand débat en salle de montage. Quand on a eu le premier montage de sept heures, on a compris que la précision géographique n'était pas importante à partir du moment où l'on arrivait à construire un récit clair.

S.A.B. : On a d'abord construit le film par blocs géographiques, puis on les a entremêlés. La voix off nous aurait fait perdre le sentiment d'immédiateté des événements. On voulait que le spectateur ait par moments l'impression d'être pris dans un mauvais rêve, sans la béquille de la voix off pour s'en échapper. Et puis notre idée n'était pas de faire une chronique historique précise, plutôt de capter les états émotionnels, ce sentiment d'être perdu que l'on a tous traversé pendant la guerre en étant ballotés sans cesse entre la tristesse et la joie. La guerre ne vous laisse jamais le temps de faire le deuil, de vous reposer, de penser au passé ou à l'avenir.

Le personnage de Milad, néanmoins, apporte une sorte de réflexion extérieure.

S.A.B. : C'était très important. Il représente aussi une jeunesse plus internationale, avec laquelle n'importe quel spectateur peut facilement s'identifier. Au début du film il est lui-même spectateur des événements, puis il décide de s'engager. D'une certaine manière, avec nos trois personnages, on a essayé de décrire les trois grands choix offerts à la jeunesse syrienne anti-Assad.

*Entretien réalisé par Cyril Béghin
par Skype, le 12 février.*



Ghiat Ayoub et Saeed Al Batal.